

Préambule

*« Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par
quelqu'un d'autre. »*

André Gide

Je cours.

Je cours si vite qu'elle ne me rattrapera jamais. Elle me fout la frousse. C'est pourtant ma quête de la retrouver, de lui donner la main avec tendresse et de lui dire que je l'aime. J'ai le corps bétonné, comme si une araignée avait tissé sa toile en fils d'acier autour de moi. Ça n'empêche pas cette fuite vers l'avant, cette course folle dans laquelle je m'épuise. Je sens les battements de mon cœur, ça cogne dur. J'aimerais pouvoir lui parler mais je n'ai pas les mots. Il y a juste cette émotion qui me pétrit l'esprit, un rouleau compresseur qui cherche à m'écraser.

Il n'y parvient pas car je suis faite d'acier. L'intérieur de moi est vulnérable, je crains qu'elle se rende compte de la supercherie. Alors je m'enfuis encore plus vite et plus loin. Lorsqu'elle m'effleure, je crie, je vocifère, je lui dis de me laisser tranquille, je ne veux l'aide de personne.

Je me réveille en sueur, j'ai encore fait ce cauchemar.

Chapitre 1

Dis Maman ?

Toutes les questions des enfants méritent une réponse. Sinon elles s'endorment dans le silence de l'interdit. Elles somnolent, elles fomentent, puis elles induisent des histoires que les petits enfants devenus grands s'inventent et se font vivre. Le pouvoir des mots est immense. Immense et pernicieux. Le plus petit des mots peut à lui seul créer de grosses turbulences, plus encore s'il ne trouve aucune issue de secours dans le cœur d'un enfant.

Nous étions au mois d'août 1993 ; j'avais six ans et onze mois. J'allais bientôt fêter mes sept ans, ce qui teintait de joie mon esprit déjà empli des réjouissances à venir. Ma mère avait prévu une soirée pyjama avec mes copines et j'en savourais à l'avance nos éclats de rire. En plein milieu de l'après-midi, le tonnerre s'était mis à gronder. Ces derniers jours, de gros orages sévissaient sur la région, m'empêchant de jouer dehors comme je le faisais habituellement durant les vacances scolaires. Dès que le tonnerre vrombissait, je me blottissais aussi vite que je le pouvais dans les jambes de ma mère, mon lieu de prédilection, en attendant que cesse ce vacarme, celui de dehors mais surtout celui de ma poitrine où galopait une chevauchée de bisons affolés. Le lieu de prédilection de ma mère, celui dans lequel elle se réfugiait la plupart du temps, était la cuisine et ce fut là que je trouvai la riche idée de l'interroger : « *Dis maman, c'est quoi une pute ?* »

Elle se retourna vers moi, surprise de cette question visiblement surprenante. Une question pour le moins choquante dans ma bouche, si jeune alors.

Moi, figée, droite comme un i, dans ma salopette en jean blanc, mon tee-shirt à manches longues avec des étoiles

argentées et mes chaussons en forme de lapin, je scrutais son visage étonné. Je ressemblais à Barbie prise en flagrant délit de bêtise. Avais-je formulé un mot interdit ?

Ma mère était dotée d'une ouverture d'esprit qui ne fermait aucun volet, guidée de l'absolue conviction de ne jamais me laisser sans réponse. En temps normal, considérant mon droit de savoir et de sonder les mystères de l'existence, elle comblait aussi bien mes interrogations que mes sollicitations. De plus, bien qu'elle pesât ses mots aussi sûrement que ses ingrédients de recettes, il était rare qu'elle pratiquât la langue de bois en tentant de noyer la vérité sous des paroles enrobées et frelatées.

— Une pute...

Ce jour-là, néanmoins, je la sentis hésiter. Elle prit son temps afin de trouver les bons mots, ceux qui donneraient une définition adéquate à mon interrogation.

— C'est... une femme qui fait l'amour contre rémunération... tu vois... elle se fait payer pour donner du plaisir aux hommes... c'est son travail de passer du temps avec eux... enfin, tu en as des questions parfois !

Le regard quelque peu désorienté, un rictus de désapprobation au coin de la bouche, elle ajouta :

— Et pute, ma chérie, ce n'est pas bien joli. Je ne sais pas où tu as entendu ce mot, mais c'est un vilain mot pour une petite fille !

Elle se lava les mains soigneusement, les essuya sur le torchon à carreaux rouges et blancs posé sur le dos d'une des chaises en bois de la cuisine, puis elle enfila un tablier autour de son cou, ce joli tablier qu'elle affectionnait tout particulièrement car je l'avais choisi avec Mémé pour ses trente ans. Lorsqu'elle s'en revêtait, je savourais déjà l'odeur délicieuse qui se dégagerait du four ; elle sentait l'idée d'un bonheur proche. J'humais les saveurs à venir des fruits fondants, pommes, poires ou tout autre de saison, légèrement caramélisés dont j'allais me délecter. Ma mère cuisinait tous

les jours, plus particulièrement les repas du soir que l'on prenait en famille, tous les trois avec mon père, autour de la table basse du salon. J'adorais cette table en bois wengé, immense, énorme rectangle placé au centre de deux gros canapés en cuir marron et trois fauteuils confortables en velours rouge bordeaux. Nous y mangions, souvent en silence devant la télé allumée comme si nous avions besoin des voix qui s'en extirpaient pour meubler nos repas. Nous y étions chacun de nous, séparés des autres, campés sur l'envie de communiquer de mes parents, réduite à sa plus simple conception : « Bon appétit, passe-moi le sel, je te sers ? Merci ».

Debout, une mèche de mes cheveux enroulée autour de mon index et le pouce dans la bouche – à presque sept ans, je le suçais encore –, j'observais ma mère affairée autour de sa préparation du repas. Je n'osais pas lui avouer avoir entendu papa l'appeler ainsi la veille au soir.

Chapitre 2

La veille au soir

Vers minuit, réveillée assoiffée, j'appelai ma mère comme je le faisais en général tous les soirs. Mes appels, SOS de mes peurs nocturnes bien que largement audibles, restèrent épinglés aux murs de ma chambre, tant et si bien que je dirigeai mes pas vers celle de mes parents, alcôve de leurs nuits aux secrets desseins. Prostrée, encore tout apeurée, je restais un long moment debout, attendant le miracle, celui qui ouvrirait enfin cette porte, délivrant les bras réconfortants de ma mère. Je triturais mon doudou défraîchi de ma main droite et, tout en suçant mon pouce, j'écoutais, hypnotisée, les sons étranges qui provenaient de cette non moins étrange alcôve. Petite, je me demandais souvent ce qui, derrière cette porte interdite lorsqu'elle était fermée, pouvait bien se dérouler de si singulier que l'accès m'en soit barré.

La plupart du temps, les sons qui en sortaient ressemblaient plus à des gémissements étouffés, sortes de plaintes confuses, indéchiffrables à mes oreilles innocentes. Ce soir-là, une voix d'homme s'y distinguait et il me sembla reconnaître celle de mon père, caverneuse, le timbre chaud en temps normal, mais cette nuit-là semblant provenir du plus profond de ses entrailles. J'avais dû tomber sur un instant précis d'une scène de ménage dans laquelle je ne me serais jamais permis la moindre allusion, une scène où le mot « pute » semblait être un indice dans une intrigue plutôt singulière. Après dix bonnes minutes interminables passées debout derrière la porte, somnolente, les yeux à demi fermés, je retournais bredouille et seule dans ma chambre. Ma mère surgit quelques minutes plus tard, armée de son instinct maternel, ce doux visage de l'Amour sacré, ma référence

première. Je n'avais nul besoin de remuer le ciel, la terre, l'Univers pour me faire aimer : elle m'aimait. Elle me trouva assise au beau milieu de mes jouets, immobile comme si le temps venait de suspendre sa course folle. Elle s'arrêta net, non surprise de me trouver réveillée, je crois même qu'à une certaine époque, elle me pensait somnambule. Elle aurait pu s'agacer, me sermonner, rouspéter en me criant d'aller tout de suite me recoucher, mais elle me dit tout simplement, « ma petite poupée d'amour, ma toute douce, viens dans mes bras », puis elle m'étreignit si fort que je me demandais si d'elle ou moi, laquelle des deux requérait le plus de réconfort.

Est-ce que les loups lui faisaient peur autant qu'à moi ?

Chapitre 3

Ma mère, ma fée

Ma mère s'assit sur une des chaises de la cuisine puis, avec cette douceur révélatrice de sa personnalité, elle m'attrapa les deux mains en les serrant fort dans les siennes. Elle les serra vraiment très fort comme si plus rien ne pouvait nous séparer, comme si j'étais alors sa petite fille pour toujours et que jamais elle ne m'abandonnerait. Ce que j'ignorais bien sûr dans mon univers d'enfant, c'est qu'on ne peut décider du temps qu'il nous est donné sur cette terre et que ma mère n'était pas immortelle. J'ignorais tout de l'abandon et de ses affres, j'ignorais tout de la souffrance. Il suffisait que je pose mon regard de chipie espiègle dans le sien, d'une infinie tendresse, pour que le monde me semble fantastique. Et il l'était. Oui, dans le reflet de cette femme, il l'était. Parce que dans le reflet de son regard j'étais lumière. J'y voyais danser la fée Clochette, gentille, méchante, jalouse, naïve et rancunière, amoureuse d'un Peter Pan inaccessible ; j'y voyais danser les fées de tous les contes qu'elle confiait le soir à mon oreille attentive. Je m'y voyais moi, probablement amoureuse d'elle, cette mère, ma fée, cet effet mère qui n'a jamais rien d'éphémère.

Elle enfonça un peu plus ses grands yeux sombres jusqu'à toucher mon esprit rebelle puis, sur un ton à la fois autoritaire et compréhensif, elle insista afin d'obtenir une réponse.

— Alors, chérie ? Qui t'a traitée de pute ? Tu ne dois absolument pas accepter que l'on te traite de pute ! Tu comprends ?

Interdite, je restai clouée, scotchée au sol. Il se passa quelques secondes, ces secondes qui semblent des minutes, ces secondes où l'incompréhension supplante l'amour, où les revolvers dans mes pupilles auraient pu tuer. Parce que l'incompréhension ressemble à l'injustice, et qu'à ce moment-là, la résistance devient une défense.

— Chérie ? Ne permets jamais à aucun homme de mal te traiter ! Tu m'entends ? Le respect est la chose à laquelle tu ne dois jamais renoncer, JAMAIS !!

Le respect. Une notion bien vague, en équilibre précaire, une notion que je vais frôler, une caresse qui, sur ma peau, laissera une empreinte amère. Le respect, ça s'apprend. Oui, ça s'apprend par l'irrespect que l'on s'inflige. Que me fallait-il entendre derrière les paroles de ma mère ? J'aurais aimé avoir une explication, j'aurais aimé comprendre, j'aurais voulu oser la question : « Dis Maman, c'est quoi le respect ? », mais ça, la vie allait me l'expliquer.